

1

Montignac-Lascaux, en Périgord, octobre 2001

Les quatre spéléologues progressaient avec difficulté dans un étroit couloir dont le sommet se perdait dans l'obscurité. L'humidité suintait le long des parois et, parfois, une véritable cascade venait les doucher, glaçant leurs corps. Ils avançaient lentement, encombrés par le lourd matériel qu'ils trimbaient dans leurs sacs. Aux piolets, cordes et mousquetons d'alpiniste venaient s'ajouter une bouteille d'oxygène et un masque de plongeur. Cela faisait trois heures qu'ils avaient quitté le soleil et l'air libre pour s'enfermer dans les profondeurs du gouffre de Regourdou. Ils avaient gravi des escaliers de pierre, taillés par la nature, franchi d'étroites chatières, descendu en rappel des abîmes vertigineux. Un lac souterrain, qui avait découragé leur première tentative, deux semaines auparavant, avait été traversé à la nage. Leurs combinaisons étanches les avaient protégés de la morsure du froid, mais pas de l'angoisse qui les étreignait, au fur et à mesure qu'ils évoluaient plus loin dans l'obscurité. Ils avaient perdu toute notion du temps et seule la boussole leur disait qu'ils avançaient dans la bonne direction. Ils avaient remonté à la brasse le courant d'une rivière aux eaux sombres, avant

de reprendre pied sur la terre ferme, dans une immense salle aux voûtes constellées de stalactites blanches. Éclairé par leurs torches puissantes, le plafond semblait le ciel noir d'une terre creuse, étincelant d'étoiles.

— Cette découverte vaudrait à elle seule le voyage, dit Marjolaine, la seule femme du groupe, en retirant le capuchon de sa combinaison en plastique.

D'un geste élégant de la tête, elle répandit ses cheveux noirs sur ses épaules.

— Certainement, mais ce n'est pas notre objectif, répliqua Thierry, le chef de l'expédition. Plutôt petit, taillé comme un rugbyman, il dirigeait ses camarades avec autorité. Nous devons suivre le cours de la rivière ; cela devrait être plus facile à présent.

— Accorde-nous cinq minutes de pause, dit Pierre, un grand gaillard qui n'avait jamais beaucoup apprécié les aventures abyssales.

Jacques, le quatrième, plus taciturne, ne disait rien, mais son regard brillant tourné vers les ténèbres, comme pour en percer le mystère, montrait sa détermination. Ils marchèrent dans l'eau pendant plus d'une heure avant de pouvoir remonter au-dessus des flots, à travers un chaos pierreux.

— C'est dans cette direction que se trouve Lascaux, affirma Thierry en consultant son compas.

Une ouverture presque invisible, une simple fente dans le rocher semblait ne leur laisser aucun espoir d'aller plus loin.

— Heureusement que je n'ai pas trop de seins ! gloussa Marjolaine en parvenant à se glisser dans l'étroit conduit. Mais vous, les gars, il va falloir vous mettre au régime.

Son rire d'enfant joyeuse résonnait de l'autre côté de la roche, comme venu d'un monde lointain.

— Ça s'élargit, c'est très facile ensuite ! leur cria-t-elle.

— Il va nous falloir abandonner la plus grosse partie de notre équipement, dit Thierry. Et en particulier notre oxygène. Je n'aime pas ça.

Ils ne conservèrent que leurs lampes et quelques cordes. En vidant leurs poumons pour rétrécir leurs cages thoraciques, ils parvinrent, après moult contorsions, à franchir l'obstacle.

— Nous redescendons vers la rivière, dit Jacques en constatant la déclivité du chemin. Nous avançons dans son ancien canal.

Ils butèrent à nouveau sur la masse liquide et silencieuse qui sortait d'un tunnel bas. Leurs torches s'avèrent impuissantes à en percer le fond.

— C'est foutu ! dit Pierre avec dépit. Sans bouteille, nous ne pouvons aller plus loin.

Ils restèrent un moment tous les quatre sans parler. Le découragement s'abattait sur eux, accroissant leur fatigue. Tous ces efforts pour rien ! Sans un mot, Thierry descendit dans le lit du ruisseau, se pencha sur l'entrée du souterrain, puis disparut à l'intérieur.

— Il est fou ! lança Marjolaine.

Avec soulagement, ils le virent réapparaître au bout de deux minutes.

— Il y a un petit espace, cinq centimètres tout au plus, entre la surface de l'eau et le plafond. Nous pouvons avancer en collant le nez et la bouche contre la pierre pour respirer. Venez ! Ce n'est pas profond.

Les trois autres se regardèrent, soudain paralysés par la peur. Seule Marjolaine laissa échapper : « Encore plus fou que je ne le croyais ! »

— S'il y a un orage dehors, si le niveau monte, nous sommes tous morts, dit Pierre d'un ton mal assuré.

— J'ai consulté la météo avant de partir, répondit Thierry

avec un sourire destiné à rassurer ses amis. Cette rivière a l'air particulièrement calme.

Pierre, de par son expérience de pilote, savait bien qu'il était impossible de prévoir un orage avec exactitude. Tous hésitaient.

— C'est moi la plus petite, je passe devant, lança Marjolaine.

Il ne leur fallut que dix interminables minutes pour franchir la zone inondée. Ils respiraient par petits coups, halestant à chaque pas. Marjolaine nageait à moitié, soutenue par Thierry. Ils sentaient leur cœur battre à tout rompre, à la limite de l'asphyxie et de l'évanouissement, toussant, crachant une eau froide qui semblait stagner là depuis la nuit des temps.

— Plus jamais tu ne me feras faire ça ! lança Pierre à son ami tandis qu'ils émergeaient à pied sec.

— Le terrain remonte franchement, constata Marjolaine. Toujours dans la bonne direction.

Ils avançaient sur un sol régulier ; tout leur paraissait confortable après la désagréable épreuve du tunnel. Un porche naturel, large et haut de deux mètres, s'ouvrait devant eux. Ils pénétrèrent dans une petite grotte presque circulaire et poussèrent ensemble un même cri.

Une ronde d'animaux peints se mit à danser devant leurs yeux.

2

Montignac-Lascaux, en Périgord, octobre 2001

Les quatre explorateurs, postés au milieu de la rotonde, firent courir la lumière de leurs lampes sur les parois. Taureaux, chevaux, bisons fuyaient devant le pinceau lumineux. Un puissant mammouth leur faisait front, escorté d'un rhinocéros laineux. Un mégacéros agitait sa ramure. Tout le panthéon préhistorique prenait vie devant eux, en un festival de rouge, de noir et de brun. Pendant plusieurs minutes, ils ne purent prononcer le moindre mot, saisis par la magie de l'instant et du lieu.

— Elle existe bien ; nous l'avons trouvée, dit Thierry, le premier à reprendre ses esprits. C'est la deuxième Lascaux. Nous ne devons pas être à plus de cent mètres de la grotte initiale.

— Ainsi, le vieux fou avait raison, ajouta Jacques.

Cela faisait des années qu'ils travaillaient sur le projet. Roger, un vieil original, propriétaire du site de Regourdou, affirmait depuis toujours que sa propriété communiquait avec la grotte de Lascaux, la Chapelle Sixtine de la préhistoire. Avec la constance des paysans périgourds, il avait creusé, fouillé, déblayé des tonnes de rochers et de terre. Rien ne pouvait éteindre sa détermination, même les quoli-

bets des scientifiques. Ils se moquaient de cet autodidacte qui vivait seul, entouré de ses chiens qu'il empaillait après leur mort. La place s'encombrait d'une famille d'ours qu'il hébergeait. Il parlait aux étoiles et à l'âme des animaux. Quand il disparut, Thierry et Jacques avaient repris ses recherches et ses calculs, entraînant Pierre et Marjolaine dans l'aventure. Utilisant des moyens plus rationnels, mettant à profit la technologie moderne, ils avaient cherché... La découverte de ce jour venait récompenser leurs efforts, dépassant toutes leurs espérances.

— Nous sommes comme les quatre adolescents qui ont découvert Lascaux en 1940, dit Marjolaine. Il ne nous manque que le chien Robot.

Peu à peu, ils retrouvaient leurs esprits, sans que l'émotion intense vienne à diminuer. Les scientifiques qu'ils étaient reprenaient le dessus.

— C'est curieux, constata Thierry, à première vue, cette grotte semble tout à fait classique, mais... elle est en fait atypique.

— En effet, la disposition des figures ne correspond en rien aux conclusions de Leroi-Gourhan, dit Pierre qui avait travaillé en Périgord avec le vieux maître.

— Le style est très particulier, poursuivit Jacques. On dirait du Magdalénien récent.

— Je dirai 12 000 ans BP ¹, conclut Thierry.

— Oui, mais... très récent, presque trop réaliste. Si l'accès n'en était pas si difficile, pour un peu, j'affirmerais que cette grotte ornée est un faux. Les peintures semblent si fraîches, on les croirait réalisées hier.

— Les lampes éclairent mal ; nous reviendrons avec des projecteurs plus puissants pour faire un relevé complet des œuvres.

1. *Before Present*. Le temps préhistorique se calcule à partir du présent.

Avançant à petits pas précautionneux, pour ne pas abîmer un sol peut-être porteur de témoignages inestimables, Marjolaine s'approcha de la paroi pour en observer les détails.

— Regardez ! Par ici !

Un homme à demi couché, ithyphallique, couvert de poils, tournait vers eux sa tête surmontée de bois de renne.

— Le Dieu Cornu ! dirent ensemble les trois garçons.

— C'est absolument le même que l'on retrouve dans la grotte des Trois Frères, en Ariège, dit Thierry. Faut-il y voir un dieu, un sorcier, un chaman ?

Ils continuèrent leur exploration à la lueur trop faible des lampes. Ils distinguèrent des points, des traits, de nombreux signes mystérieux.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? questionna Jacques en éclairant une ligne sinueuse qui serpentait à mi-hauteur. D'autres courbes du même genre partaient à droite et à gauche.

— Aucune idée ! dit Pierre qui, pourtant, connaissait son Périgord par cœur. Je n'ai jamais vu une telle chose.

Il escalada un rocher, leva sa lampe pour illuminer le plafond.

— Regardez ! Cela non plus n'est pas courant !

Des points noirs tachetaient la pierre comme la peau d'une panthère.

— On dirait une voûte étoilée, dit Marjolaine qui, soudain, s'arrêta de parler.

Ses camarades la rejoignirent, la croyant victime d'un malaise. Elle était simplement stupéfaite. Devant elle, au fond d'une cavité, plusieurs grands arbres se dressaient, peints de couleur noire sur une surface plate. Le réalisme de la composition était saisissant.

— Mais... il n'y a jamais d'arbres dans l'art préhisto-

rique ! dit Pierre, soudain sceptique. Pour la bonne raison que les forêts n'existaient pas.

— Elles apparaissent à la fin de la glaciation de Würm, vers 11 000 ans BP quand la terre connaît un grand réchauffement climatique, dit Thierry.

— Nous avons peut-être devant nous la grotte ornée la plus récente jamais découverte, affirma Jacques avec passion. Depuis toujours, contrairement à ses collègues qui ne juraient que par Neandertal, il consacrait tout son temps à l'étude de la fin des Cro-Magnon.

— Nous reviendrons avec du matériel plus sophistiqué, conclut Thierry en regardant sa montre. Il nous faut rentrer ; le chemin va être long.

À regret, ils se retirèrent vers l'entrée de la grotte, lançant des regards éperdus sur le trésor qu'ils venaient de découvrir. Lascaux 2 allait marquer la mémoire de l'humanité. Comme ils franchissaient le porche d'entrée, Pierre constata qu'ils avaient perdu Marjolaine. Où traînait-elle encore ? Il cria son nom, qui résonna en écho sous la voûte.

— Par ici ! cria-t-elle. Venez voir !

— On n'a plus le temps ; on reviendra, lança Thierry avec autorité.

— Si, venez ! venez !

Ils regagnèrent un coin de la cavité dissimulé derrière un éboulis rocheux. Marjolaine était là, accroupie ; elle éclaira pour eux une scène incroyable : une femme, montée sur un cheval qu'un homme guidait par une bride.

3

Vallée de la Vézère, 11 000 ans BP

Les cinq jeunes cerfs vigoureux traversaient la Rivière à la nage. Pulsant l'eau de puissants coups de patte, la tête tendue au-dessus des flots, ils dérivèrent de longues minutes dans le courant avant d'accoster sains et saufs sur la berge opposée. Juché au sommet d'une falaise, Noah observait le spectacle paisible et magnifique. *Voilà qui inspirerait un merveilleux dessin à Kora*, pensa-t-il en se remémorant le grand temple de Lask dont les parois portaient une scène identique.

Il continua d'épier les cervidés qui s'ébrouaient au-dessous. Tout autre que lui aurait tenté de s'approcher du gibier et d'abattre un animal d'une lancée de sagaie. Avec un propulseur, il pouvait faire mouche à plus de trente pas. Mais malgré sa stature vigoureuse, Noah n'appartenait pas à la caste des chasseurs, car son esprit était encore plus vif que son bras. Uri, la prêtresse de Lask, avait repéré très tôt l'intelligence de cet enfant né dans le clan des Loups de Tayak. Éduqué, instruit par ses pairs, il était devenu un suiveur de lune, un de ces êtres d'élite chargés d'observer le ciel, de calculer les saisons, de prévoir les déplacements des troupeaux de rennes qui faisaient la richesse de

la tribu. Son rôle était devenu de plus en plus important à mesure que les bêtes se faisaient plus rares et que son peuple avait faim.

La société dans laquelle vivait Noah était strictement hiérarchisée et chacun y avait une tâche précise. Aux chasseurs la prise du gibier, aux hommes de la pierre la taille du silex. Les femmes se répartissaient la cueillette, les travaux de peausserie, et le tressage. Les individus les plus doués formaient une caste à part. Les suiveurs scrutaient la course des étoiles, les marcheurs mesuraient la terre de leurs pas, maintenant le contact avec les autres tribus de l'Atlak¹ et ceux des terres plus lointaines. Tous étaient porteurs des deux cents mots qui permettaient de communiquer avec les peuples les plus éloignés. En quatre lunaisons, ils portaient les nouvelles et les ordres que d'autres marcheurs emportaient encore plus loin, jusqu'en Ganga au levant, en Zolok au midi. Autrefois, les mots parvenaient jusqu'aux confins du monde, en Aztek, en Kanak, mais depuis longtemps ces chemins étaient perdus. Noah envoyait secrètement ces voyageurs et, à plusieurs reprises, pour mieux lire le ciel disait-il, il avait cheminé à leurs côtés. Il s'étonnait toujours que l'on puisse adorer de mêmes dieux sous des noms dissemblables. Cela voulait dire que les mots ne disent pas toujours la vérité, mais que tous les dieux étaient Un. L'unité du monde l'émerveillait plus encore : des hommes qui n'avaient pas la même couleur de peau vivaient à l'identique, chassaient pareillement des proies différentes, taillaient des pierres, cousaient de même manière. Les marcheurs étaient inquiets ; leur territoire se rétrécissait constamment. Les liens se rompaient avec les autres tribus. Depuis combien de générations n'avait-on plus vu des hommes de Kanak ou d'Aztek ? Avaient-ils

1. Voir en fin d'ouvrage le « Petit vocabulaire Cro-Magnon ».

tous péri ? On disait que les eaux les avaient engloutis. Noah lui-même lisait des choses étranges dans le ciel. Ce qu'il avait appris des anciens ne correspondait plus à la réalité. De plus en plus souvent, les troupeaux de rennes n'étaient pas au rendez-vous fixé par la lune.

Parmi les individus rares formés par Uri la chamane, les porteurs de mémoire étaient les plus sympathiques, et Omer le conteur était son ami. Cette caste réunissait des hommes et des femmes, car la vigueur physique n'était pas une qualité requise pour ce métier. Choisis pour leur mémoire et leur imagination, ils animaient les longues soirées désœuvrées d'hiver et les jours de fête, en récitant les contes qu'ils avaient reçus de leurs aînés, et qu'ils répétaient inlassablement, en innovant parfois, embellissant les histoires de chasse d'exploits encore plus héroïques, imaginant la vie des dieux et des déesses sous des couleurs brillantes.

Une dernière caste, plus importante encore, la plus proche des chamans, réunissait les peintres chargés de décorer les parois des grottes-temples. Leur formation était longue et exigeante ; beaucoup étaient rejetés. Les hommes et les femmes sélectionnés devaient avoir la maîtrise absolue de l'art du trait et des couleurs, mais ils devaient aussi apprendre à lire la roche, à la lueur tremblante d'une lampe à graisse, pour deviner quel animal-totem s'y dissimulait. Ensuite, d'un seul geste, ils devaient faire naître le mammouth ou le bison caché derrière la roche, dans les entrailles de la terre. C'est à ce prix que le chaman pouvait communiquer avec les dieux.

Il est grand temps de rentrer, se dit Noah en voyant le disque rouge du soleil d'automne s'abaisser sur l'horizon. Il s'empara du bâton percé qui lui servait à mesurer et à diviser les parties du ciel pour mieux observer les astres, et

dirigea ses pas vers Tayak. Il avait hâte de retrouver Kora. À seize ans, elle n'était pas seulement la plus douée des artistes du clan, elle était aussi une très jolie jeune femme dont le sort devait être décidé ce jour par Gao, le roi qui régnait sur Tayak... Elle était aussi celle que Noah chérissait dans son cœur.